

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

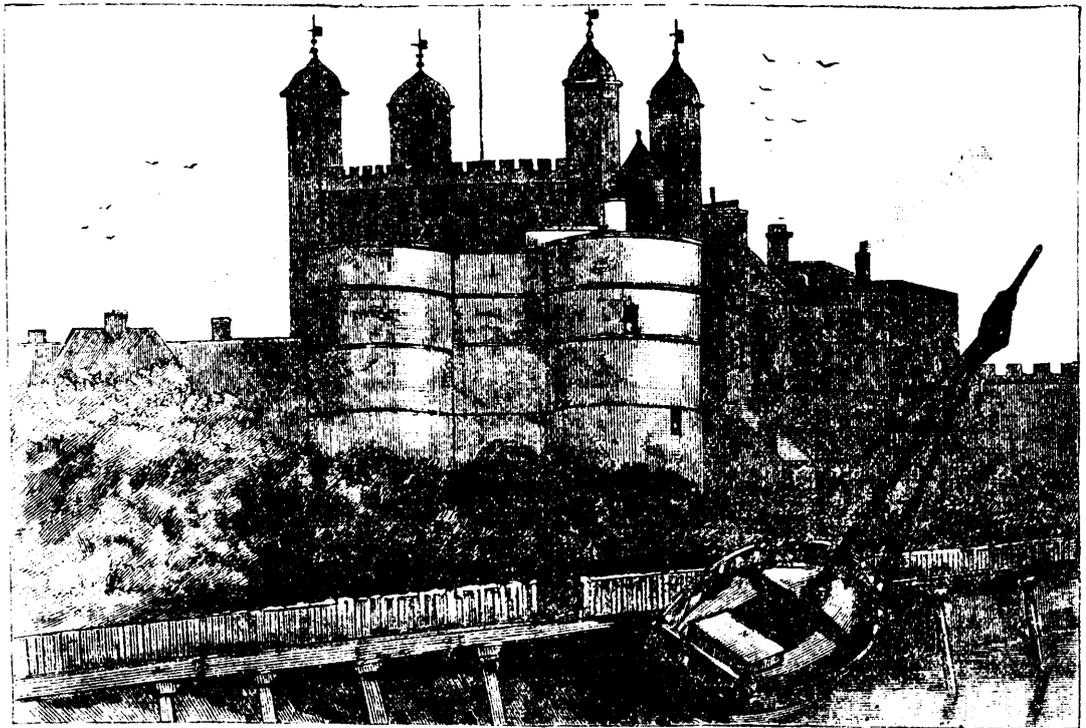
Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 44. — Samedi, 7 mars 1885.
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



La Tour de Londres, vue prise de la Tamise.



LA DYNAMITE EN ANGLETERRE. — La Chambre des Communes où ont eu lieu les dernières explosions.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 7 mars 1885

SOMMAIRE

T-XRE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : La Canadienne, par Noël Pays. — La dynamite à Londres. — L'oncle Milo. — Dixième tirage de nos primes : Liste des numéros gagnants. — La Porteuse de Pain (suite). — Les feux follets. — Un conseil par semaine. — Récréations en famille : Anagramme, énigme, et rébus. — Choses et autres. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La dynamite en Angleterre : La Chambre des Communes et la Tour de Londres où ont eu lieu les dernières explosions. — Portraits de l'hon. J.-E. Cauchon et du major-général Gordon. — La guerre du Soudan : Vue de Khartoum, récemment tombée au pouvoir du Faux Prophète. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

ENTRE-NOUS

LES horribles angoisses d'un homme qui va mourir de mort violente, décrites par Victor Hugo, dans les admirables pages de son livre : *Le dernier jour d'un condamné*, sont atroces, et on se demande si ce n'est pas là la limite de la souffrance.

Non, on peut souffrir plus encore, et c'est à Londres qu'on vient de réussir à le prouver en pendant un homme trois fois et en n'arrivant pas à le tuer.

Un nommé John Lee avait été condamné à mort, et le jour de l'exécution avait été fixé au 23 du mois dernier.

A l'heure dite, on conduisit le malheureux à la potence, on rabattit le bonnet noir sur sa figure et on tira le ressort... la trappe n'obéit pas, et le condamné, qui s'attendait à être lancé dans l'éternité, resta debout.

On le ramène dans la cellule, on examine l'appareil de mort et on reconnaît que l'humidité avait fait renfler le bois, ce qui empêchait la trappe de fonctionner.

Le bourreau huile les rainures et annonce au shérif que tout était prêt et qu'il était sûr de lui.

Le condamné est amené pour la deuxième fois, refait ses adieux à ceux qui l'entouraient, on lui fixe la corde au cou, le même bonnet noir est rabattu sur ses yeux, et.....

Le bruit sec du ressort se fait entendre de nouveau, et la trappe reste immobile, le bourreau pèse de tout son poids sur les épaules du condamné, rien n'y fait, la mort ne veut pas de lui.

On lui ôte le bonnet sinistre, on lui enlève la corde du cou et on le ramène encore dans sa cellule.

Le bourreau examine de nouveau la machine, il la répare et va rechercher le pauvre diable que l'on va pendre pour la troisième fois.

On lui dit qu'il va enfin mourir, et la procession se remet en marche. On ajuste la corde au cou du patient, on recommence les apprêts de la dernière toilette, tout est prêt, on lâche le ressort... rien ne bouge... il ne mourra pas.

Le courage qui avait soutenu Lee jusqu'à ce moment lui fait enfin défaut, c'est trop de souffrances pour un homme, il s'évanouit.

Le bourreau est horrible à voir, le shérif, épuisé, s'éponge le front, la cour est vide, tout le monde s'est enfui, ils sont là, trois hommes, fous de terreur.

Enfin, le shérif revient à lui et dit qu'il renonce à l'exécution. On télégraphie au ministre de la justice, et dans l'après-midi arrive la commutation de la peine du condamné.

N'est-ce pas à faire dresser les cheveux sur la tête ?

Je trouve dans un journal américain un résumé des hauts faits de la France pendant ces dernières années, et la concision et la clarté de cet article de quelques lignes m'engagent à vous le donner comme l'une des meilleures appréciations que l'on ait faites de la politique de notre mère-patrie.

« Depuis cinq ans, tandis que l'Angleterre évacuait l'Afghanistan, reculait devant les Boers et les Basutos, subissait en face des Zoulous le désastre d'I-

sandula, suivi du succès éphémère d'Ulundi et d'un vain essai d'organisation du pays ; tandis que l'Italie s'agitait pour contester notre prépondérance dans le bassin de la Méditerranée et finissait par lier partie avec l'Angleterre pour aller assister, l'arme au pied, au cinquième acte de la tragédie de Gordon, la France, elle, acquérait au prix de travaux parfois pénibles, mais toujours honorables et souvent éclatants, deux immenses colonies, la Tunisie et le Tonquin. Elle arborait son pavillon à Taïti, sur la route commerciale qui, de Panama, conduira en Australie ; elle relevait son drapeau injurié à Tamatave et préparait son établissement définitif à Madagascar. »

* * *

Tout cela est très juste, et on pourrait même ajouter plus et faire ressortir l'état de calme intérieur dont jouit la France, tandis que la révolution est à la veille de soulever Londres et toute l'Angleterre.

Le congrès des dynamitards s'est tenu dernièrement à Paris, tous les chefs du parti irlandais y assistaient. On y a refusé l'offre d'association faite par les nihilistes russes et les socialistes allemands.

Les Irlandais du parti de la violence n'ont qu'un seul objectif, la liberté et l'indépendance de leur pays, et ne se soucient guère de prendre part aux agissements des révolutionnaires des autres contrées, dont le programme est tellement vague que la plupart même d'entre eux n'y comprennent rien.

Les socialistes et les communistes mettent en avant la question d'amélioration des classes inférieures, mais n'ont aucune idée de patriotisme : au contraire, leur but est même de faire disparaître autant que possible le mot PATRIE, ne rêvant qu'une amélioration maternelle momentanée de leur position, ils veulent détruire la société telle qu'établie, et n'aspirent qu'à une sottise et folle orgie qui ne laissera que la honte et la misère.

Pour les Irlandais, au contraire, le mot PATRIE est tout, et si on doit condamner sévèrement les moyens qu'ils emploient, on ne peut que reconnaître l'excellence de leur but.

En attendant le moment de leur délivrance, ils ont recours à la poudre, et on a parlé dans ce fameux congrès de rien moins que de faire sauter les principaux édifices de Londres et des autres grandes villes de l'Angleterre.

* * *

Quand on parle de dynamitards, on se représente toujours des hommes au regard féroce, à la mine sinistre et aux allures débraillées, et cependant, ceux qui se sont réunis à Paris semblaient être des gens du monde ; tous portaient l'habit noir, le gilet en cœur et la cravate blanche ; plus d'une boutonnière était ornée d'une décoration, et chacun des membres du congrès semblait être un ambassadeur ou tout au moins un consul général.

Si les autres pays ont le dynamitard actif, notre Canada possède le type de dynamitard farceur.

Il y a quelques jours, il écrivait à l'un des grands journaux de Montréal une lettre par laquelle il prévenait le public que l'Hôtel-de-Ville et le Palais de Justice sauteraient dans trente-huit jours.

Ce chiffre trente-huit devant cacher un but quelconque, on se reporta à la date indiquée et on s'aperçut que c'était le premier avril.

Ces sortes de menaces sont assez puériles et ne prouvent pas de la part de leur auteur un grand sens moral ni beaucoup d'esprit.

Il a fait une sottise qu'il était facile d'éviter en se taisant.

* * *

Pendant que les sujets de l'empire parlent de détruire la propriété publique, les membres de la famille royale semblent s'occuper du peuple, et l'un d'eux, que nous connaissons parce qu'il a vécu parmi nous pendant plusieurs années, le marquis de Lorne, vient de publier ses observations sur le Canada et les Etats-Unis, livre très intéressant, dont je détacherai un passage.

Où est le temps où les nobles se vantaient de ne pas savoir signer leur nom ?

« Le gouvernement canadien, dit le marquis de Lorne, est une démocratie couronnée. Ses institutions lui assurent un système de représentation parfaite de la volonté du peuple dans le Parlement. Le poste de gouverneur-général lui évite les ennuis d'élections fréquentes et lui assurent les avantages des monarchies européennes sans en avoir les ennuis.

Il n'y a pas place en ce pays pour une caste royale ou aristocratique. Les hommes auxquels il donne sa confiance doivent être les élus du peuple et les chefs du Parlement.

« Examinez les sociétés anciennes et modernes, et nulle part vous n'en trouverez une aussi bien organisée que le peuple canadien.

« L'une des entreprises les plus gigantesques de notre époque, a été menée à bien par ce jeune peuple, la création d'un chemin de fer allant d'un océan à l'autre, construit en cinq ans. »

* * *

Nous publions sur la quatrième page du *MONDE ILLUSTRÉ* le portrait de l'hon. J.-E. Cauchon, ex-lieutenant gouverneur de Manitoba, décédé il y a quelques jours à Winnipeg.

Né en 1816, il a fourni une longue carrière politique et a été mêlé à la plupart des événements de notre histoire depuis quarante ans.

Comme la plupart de nos hommes politiques, il est mort pauvre, après avoir été souvent à même de faire une fortune, que beaucoup ont cru qu'il avait.

Nous donnons aussi dans la même page le portrait du héros de Khartoum, le général Gordon, grande figure qui semble appartenir aux âges de la fable.

L'Angleterre, qui paraît être en ce moment si pauvre en hommes, peut être fier de ce brave qui, à lui seul, tint en échec l'armée du Mahdi pendant plusieurs mois.

* * *

J'ai assisté dernièrement à une réunion de la société nationale Suisse, de Montréal, et j'ai surtout été frappé d'une chose que je tiens à vous signaler : c'est l'existence dans cette petite colonie, qui compte à peine cinquante membres, d'un orphéon dont l'organisation est calquée sur celle des sociétés chorales qui existent dans la patrie de Guillaume Tell.

La Suisse se distingue entre tous les peuples par le nombre de ses orphéons, et vous ne pouvez aller dans le plus petit hameau de ce beau pays sans y rencontrer d'excellents chanteurs.

Nous sommes de beaucoup en retard sur l'Europe sous ce rapport ; Montréal n'a guère qu'un orphéon, les Montagnards, et encore ne sont-ils pas bien nombreux.

Ce n'est cependant pas le goût musical ni les voix qui manquent chez nous, et je ne vois pas pourquoi nos clubs d'hiver ne s'organisent pas en sociétés chorales.

* * *

Le deux mars nous a amené une surprise électorale, M. H. Beaugrand est élu maire de Montréal avec une majorité de quatre cents voix.

Le quatre mars a eu lieu la prise de possession de la Maison Blanche, par le nouveau président Cleveland.

Cette date me rappelle un événement célèbre dans l'histoire.

Il y a déjà soixante-dix ans de cela, et on en parle toujours comme d'un événement arrivé hier, tant les conséquences en ont été sérieuses.

Les Bourbons étaient et se voyaient en France à la suite d'une armée étrangère, et venoient en sûreté sur le trône, quand un bruit soudain et lointain terrifia la cour, étonna Paris, fit tressaillir le monde.

Tous les yeux, dit Babet de Jouy, se portent vers le midi de la France, d'où le coup était parti. On n'aperçoit d'abord qu'un point à l'horizon ; mais, tout à coup, le météore s'élève, grandit, approche et remplit l'espace : c'était Napoléon !

Du haut du rocher qu'il s'était choisi pour asile, son regard planait sur la France ; il a mesuré l'abîme qui l'en séparait ; il entreprend de le franchir et de ressaisir le sceptre échappé de ses mains.

Ce projet, le plus audacieux, le plus funeste par ses résultats qu'un homme ait jamais conçu, il l'exécute à la tête de six cents braves qu'il s'associe à sa fortune.

Vous savez le reste, vous savez la fin, c'est Waterloo, c'est la honte, c'est la ruine que tout Bonaparte laisse derrière lui.

* * *

Un soir de la semaine dernière, on parlait vieilles choses, antiquailles, etc.

—Je suis décidé, dis-je, à faire une collection de monnaies, inutile donc de vous prier de me montrer vos vieilles pièces quand vous en aurez, je vous les changerai pour des neuves.

—Tiens ! dit D..., moi aussi je me suis occupé de numismatique, j'ai commencé plus de deux cents collections, mais je n'ai jamais pu avoir plus de cinq vieux sous à la fois.

—Comment cela ?
—Parbleu ! quand j'arrivais à cinq, j'allais vite à l'hôtel et tout y passait.

LÉON LEDIEU.

LA CANADIENNE

I

Il est au-dessus des nuages
Dans le ciel bleu du firmament,
Un rayon qui, loin des orages,
Brille comme un pur diamant.
C'est de Vénus la blonde étoile,
Phare connu des matelots,
Qui sort la nuit du sein des flots
Pour y guider leur sombre voile.

II

Il est au milieu de nos plaines,
Dans nos bosquets, dans nos vallons,
Sous la brise aux fraîches haleines,
Une fleur aux discrets boutons.
C'est la rose, divin sourire,
La messagère des amours.
A qui l'on confiera toujours
Ce que le cœur n'ose pas dire.

III

Il est au sein des mers tranquilles,
Sur le sable fin des goutlets,
Un bijou que les plus habiles
Voient rarement dans leurs filets,
Chercheurs de perles scintillantes,
Ou citadin ou paysan.
Quittez les creux de l'océan,
La terre en a de plus brillantes.

IV

Il est dans la maison divine
Par-delà les grands horizons,
De beaux anges vêtus d'hermine.
Aux yeux d'azur, aux cheveux blonds,
Nos vierges, belles immortelles
N'habitent pas vos saints parvis ;
Mais que sera le paradis,
Si vous en avez des plus belles ?

V

Il est sous le ciel une terre,
Où le bon Dieu nous prodigua,
Comme un parfum, comme un mystère,
Quelque chose de tout cela.
Et cette terre c'est la tienne,
Étoile des firmaments bleus,
Perle des mers, ange des cieux,
Rose d'avril, o canadienne.

NOËL PAYS.

Montréal, 25 février 1885.

LA DYNAMITE À LONDRES

(Voir gravure)

Samedi, le 24 janvier dernier, une triple explosion s'est produite à la Chambre des Communes et à la Tour de Londres. Les auteurs de ces attentats, pour frapper sans doute l'imagination populaire, ont choisi les monuments que le peuple vénère le plus.

La dynamite avait été placée au second étage de la Tour Blanche, près de la porte qui sépare la chapelle Saint-John d'une pièce immense servant d'arsenal et où sont rangées 100,000 carabines Martini. Ici, l'explosion a été suivie d'un commencement d'incendie ; les râteliers d'armes presque tous réduits en morceaux, les vieux parquets, les solives énormes du plafond offraient un aliment au feu. Heureusement, de ce côté, grâce à l'énergie du gouverneur de la tour et à la promptitude des secours, tout danger a été écarté. Les blessés ont été plus nombreux qu'à Westminster, mais les blessures sont beaucoup moins graves.

Tandis que, à la nouvelle des attentats dont les Chambres venaient d'être le théâtre, la foule se précipitait en proie à une profonde émotion, la troisième explosion se produisit à la Tour de Londres, le monument le plus ancien de la ville. Les extérieurs se sont écroulés, les plafonds effondrés, les parquets disjoints.

Toutes les glaces ont été projetées au milieu des salles en mille pièces, et un commencement d'incendie s'est déclaré. Au milieu des tourbillons de pou-

sière qui les aveuglaient et que traversaient des jets de flammes, les visiteurs se sont enfuis de tous les côtés dans une indescriptible panique. Le chiffre des personnes blessées est assez élevé, mais la plupart n'ont heureusement reçu que de légères blessures. L'édifice n'a pas souffert extérieurement, mais la toiture a été emportée. Les vieux murs ont résisté à cet effroyable choc.

Moins de quatre minutes après cette explosion et tandis qu'on relevait les blessés, une autre détonation se fit entendre, partant de la Chambre des Communes ; les portes de la salle étaient arrachées, les bancs de la galerie des pairs et celle des étrangers mis en morceaux, toutes les vitres brisées, l'aspect général était celui d'un bouleversement complet et les dégâts sont considérables.

Ces trois explosions n'ont surpris personne ; ce qui a étonné, effrayé surtout, c'est la façon et l'exactitude presque mathématiques avec lesquelles les organisateurs ont pu mettre leurs projets à exécution. Jusqu'ici, les feniens n'avaient placé leurs engins qu'en dehors des bâtiments destinés à être détruits ; aujourd'hui, ils sont parvenus à disposer leurs machines infernales dans l'intérieur même des deux édifices les mieux gardés de la capitale ; il y a là un progrès peu rassurant pour l'avenir.

En moins de deux ans, on a compté à Londres dix-sept explosions ou tentatives de cette nature.

L'ONCLE MILO

I

Il m'appelait souvent pour jouer avec lui, le cher petit enfant. Sa chambre était un vrai musée de joujoux de toutes sortes, qu'il prenait et cassait tour à tour dans un accès d'indicible joie. Il se promenait au milieu de ses trésors avec la majesté que donne trois ans révolus. Mais, canons, soldats et polichinelles étaient bien oubliés, quand l'oncle Milo apparaissait.

L'oncle Milo, c'était moi. Il m'avait baptisé un jour de ce nom, je ne sais pourquoi ; et ce nom, prononcé par sa voix encore hésitante, avait semblé délicieux. En passant par la bouche des enfants, les moindres mots revêtent une grâce et un charme inexplicables.

Comme il m'aimait le petit lutin ! eh ! comme il savait bien se faire chérir. L'oncle Milo montrait, il est vrai, une patience à toute épreuve ; il inventait pour chaque visite quelque divertissement nouveau... Mais ce que l'enfant préférait toujours, c'était mes beaux châteaux de cartes, si longuement, si savamment construits. Il ne respirait plus, tandis que le fragile édifice s'élevait... encore deux cartes... encore une !...

Ses yeux étincelaient de bonheur, et moi, oubliés de mon œuvre, je m'arrêtais à contempler ce front radieux, cette joie si naïve, si complète et je sentais naître en moi une envie folle de serrer dans mes bras, de presser sur mon cœur ce petit être bien-aimé, rayonnant de santé et de vie !

Mais ce n'était pas de caresses qu'il s'agissait alors, le château nous réclamait. Le voilà achevé... et c'est le moment délirant. Une petite main, rapide comme l'éclair, s'abaissait sur le château et le renversait d'un seul coup.

Entendez-vous quels délicieux éclats de rire !... Rien de tel pour rasséréner une âme troublée ; c'est une brise du ciel sur les fronts brûlants que ce rire perlé, étincelant, retentissant.

—Tombé ! oncle Milo, tombé ! plus rien... fais château pour bébé !

Et la fête continuait. Et c'était alors dans la salle un fracas de rires incessants, de gambades, de cris à vous assourdir.

II

Bébé est malade, bien malade, il ne court plus au milieu de ses polichinelles sans tête et de ses jouets entassés ; il a même quitté sa couchette aux rideaux blancs. Le voyez-vous là bas ? on l'a mis dans un grand lit, pour qu'il soit plus à son aise ; il paraît si petit, si maigre, dans ce grand lit !

Les jours sont longs pour lui ; il s'est fait apporter un beau canon, ses soldats, ses livres de gravures. Il voudrait jouer avec eux comme autrefois... d'où vient qu'il n'en a plus envie ?... Tout cela l'ennuie et le fatigue. Il souffre ; il faut l'asseoir sur son lit... il a tant de peine à respirer. Ses yeux s'attristent et son sourire même devient navrant...

Le médecin est venu, il a hoché la tête. Tout est perdu, bébé est triste et malade, il va mourir.

Il va mourir ! je le sais, et mon cœur se brise dans ma poitrine. Oh ! bien-aimé petit enfant, je ne l'entendrai plus m'appeler l'oncle Milo.

Bébé avait fermé les yeux, il les rouvre soudain. Il m'a reconnu.

—Oncle Milo, un château ! murmura-t-il.

Oh ! la joyeuse vision des heures envolées, les rires éclatants, le soleil inondant la chambre !... Et maintenant il fait nuit et bébé va mourir, et pourtant il faut savoir lui répondre en souriant...

Je m'incline vers lui, et je commence mon château. Comme les cartes tremblent dans ma main et comme ma voix tremble aussi quand je dis : " Regarde, qu'il est beau ! " d'un ton que je voudrais rendre joyeux.

Sa main brûlante de fièvre touche la mienne, et ses regards sont distraits. Pourtant il a pu donner un faible coup, et le frêle édifice s'est écroulé...

Hélas ! plus de cris de bonheur. Machinalement sa voix répète :

—Oncle Milo, un château... oncle Milo !

Et j'entasse les cartes, je construis des tours gigantesques... éperdu de douleur et souriant toujours... Voici la tour achevée.

—Souffle ! souffle vite sur le beau château...

Je prends la petite main dans la mienne ; elle est froide... Bébé est mort...

Et voilà pourquoi je ne ferai plus jamais de châteaux de cartes.

DIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de février a eu lieu lundi, le 2 mars, dans la salle de conférence de la Patrie, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No 18,891.....	\$50.00
2e — — 22,428.....	25.00
3e — — 10,116.....	15.00
4e — — 10,504.....	10.00
5e — — 21,775.....	5.00
6e — — 11,089.....	4.00
7e — — 12,639.....	3.00
8e — — 18,120.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun :
12,646 — 8,692 — 4,630 — 16,453 — 163 — 2,971 —
5,784 — 2,791 — 21,928 — 16,634 — 5,265 — 2,870 —
4,578 — 773 — 19,139 — 2,612 — 15,764 — 9,852 —
2,082 — 22,594 — 7,527 — 17,926 — 9,262 — 20,996 —
21,082 — 7,367 — 22,145 — 7,472 — 16,918 — 21,610 —
10,175 — 13,892 — 7,286 — 20,772 — 20,077 —
21,964 — 22,975 — 7,115 — 17,416 — 7,877 — 13,176
6,807 — 2,673 — 17,186 — 19,770 — 1,963 — 8,480 —
15,967 — 4,842 — 15,991 — 21,574 — 11,843 — 996 —
13,136 — 15,245 — 21,884 — 2,735 — 3,795 — 12,554 —
2,514 — 9,646 — 1,892 — 15,928 — 8,732 — 4,098 —
1,935 — 17,419 — 11,266 — 16,600 — 15,965 — 18,389
— 14,660 — 4,326 — 15,379 — 14,688 — 6,383 — 6,468
20,389 — 10,785 — 6,759 — 189 — 12,985 — 21,809 —
20,251 — 11,504 — 7,844.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de février, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Voici, d'après un philosophe, ami du Voltaire, quelles sont les principales préoccupations de la femme durant son existence :

A quatre ans, elle pense aux boubons ; à sept ans, son unique souci est sa poupée ; à treize ans, elle rêve jour et nuit à son petit cousin ; à dix-huit ans, elle caresse l'idée du mariage ; à vingt-cinq ans, elle caresse son bébé ; à trente-cinq ans, elle est préoccupée de son premier cheveu blanc ; avec la quarantaine arrive la première ride et les soucis qu'elle engendre ; à cinquante ans, elle pense... au passé ; enfin, à soixante ans, la femme ne pense plus qu'au révérend Père X..., son directeur spirituel !

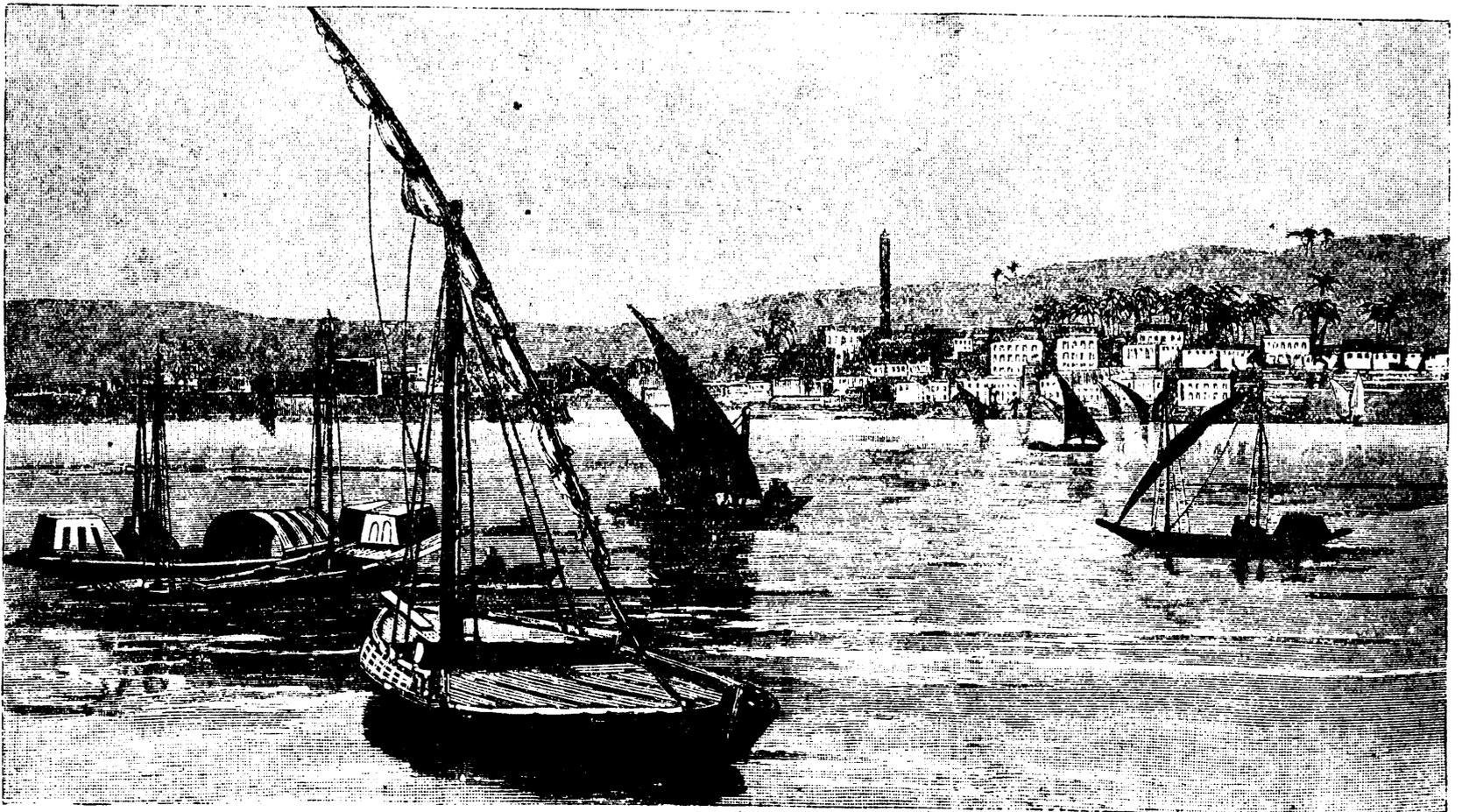
Nous laissons au philosophe en question la responsabilité de ses observations.



L'HONORABLE JOSEPH-ÉDOUARD CAUCHON,
Ex-lieut. -gouverneur de Manitoba, décédé.



LE MAJOR-GÉNÉRAL GORDON,
L'héroïque défenseur de Khartoum, massacre par les Arabes.



LA GUERRE DU SOUDAN. — Vue de Khartoum, récemment tombée au pouvoir du Faux Prophète.

L A

PORTEUSE DE PAIN

—
—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite)
—
—

XIII

M. Labroue eut un sourire aux lèvres.

—Si je suis satisfait ? répéta-t-il ; on ne saurait l'être davantage. Je suis en train de m'enrichir.

—N'es-tu donc pas assez riche ? fit madame Bertin.

—Pour moi personnellement oui. (Tu sais, Caroline, que mes goûts sont simples.) Mais je rêve pour Lucien la vraie fortune, une grande fortune, et je vais la lui gagner.

—Une nouvelle invention, sans doute ?

—Oui, une trouvaille qui aura mis, d'ici à quatre ans, deux ou trois millions dans ma caisse.

—Ne t'illusionnes-tu pas un peu ?

—L'illusion est impossible. Il s'agit d'une machine à guillocher non seulement les surfaces planes, mais encore les contours. Les Américains me payeront cette machine ce que je voudrai. Elle fera fureur.

—A moins que quelqu'un arrive avant toi !

—Ceci n'est point à craindre.

—Tout est à craindre pour les inventeurs. Qu'une indiscretion soit commise, et on te vole ton idée.

—Ah ! ça, mais chère sœur, comme tu vois les choses en noir ! s'écria M. Labroue avec un rire un peu contraint.

—Que veux-tu ? répliqua la bonne dame, je ne crois pas que les millions fassent le bonheur de ceux qui les possèdent ; à ta place je me contenterais des affaires courantes bien sûres, sans éventualités, et, quand j'aurais amassé un capital suffisant, je passerais la main...

—Les millions ne font point le bonheur, dis-tu ; mais ils y contribuent. Je veux que Lucien occupe dans le monde une situation considérable, et je travaille afin de la lui donner.

—Je comprends ton désir, mais ne va pas trop vite.

—Sois sans crainte. Si je suis ambitieux, non pour moi, mais pour mon fils, cela ne m'empêche nullement d'être prudent. Je fais beaucoup moi-même, et je suis bien secondé par ceux qui m'entourent. Je crois t'avoir déjà parlé de mon contre-maître, Jacques Garaud. Je puis compter sur lui. Il est intelligent, instruit, actif, et je trouve sa collaboration si précieuse que je vais l'associer aux bénéfices futurs que donnera la machine à guillocher.

—Tu lui as confié le secret de ton invention ?

—Il le fallait bien, puisque c'est lui qui fera construire. D'ailleurs, je connais l'homme. C'est un honnête garçon.

—Enfin, tu es sûr de lui ?

—Absolument.

—Tant mieux. Et cette pauvre femme, cette jeune mère de famille dont le mari a été tué par une explosion ? Elle est toujours employée dans ton usine, je suppose ?

—Tu me parles d'elle au moment où j'allais t'en parler moi-même, répondit M. Labroue. Oui, elle est toujours à l'usine, mais je suis obligé de me séparer d'elle.

—Tu la renvoies ! fit madame Bertin avec surprise.

—Bien malgré moi. J'y suis forcé.

—Je comprends mal cela. La mort de son mari, tué à ton service, t'a créé vis-à-vis d'elle des devoirs impérieux.

—Je connais ces devoirs et ne compte point m'y soustraire. Jeanne Fortier est une brave et honnête créature, une excellente mère de famille, mais elle n'a pas ce qu'il faut pour remplir un emploi de surveillance, où l'énergie d'un homme est indispensable.

—Tu aurais du penser à cela avant de lui donner cet emploi.

—Je n'ai pas réfléchi.

—Et tu lui as signifié son congé ?

—Oui. Elle a manqué et laissé manquer aux règlements de la maison, cela est d'un mauvais exemple et ne peut être toléré.

—Tu es sévère !

—Je ne suis que juste.

—Enfin, que va devenir cette pauvre femme ?

—C'est au point de vue de son avenir que je voulais te parler d'elle.

prends à regret. J'ai été dur avec Jeanne, et je crois qu'elle me garde un peu rancune ; eh bien, en entrant à Alfortville, je désirerais lui donner une bonne nouvelle qui lui fasse tout oublier. Ne me refuse pas. Non seulement tu me ferais beaucoup de peine, mais encore tu me mettrais dans un sérieux embarras.

—Je ne veux te causer ni embarras, ni chagrin, mon frère, répliqua madame Bertin, je t'aiderai donc, et de grand cœur, dans ton œuvre de charité. Tu peux, dès ton retour à l'usine, m'envoyer madame Fortier et son fils.

—Ah ! tu es vraiment bonne ! s'écria M. Labroue en serrant avec effusion les mains de sa sœur. Décidément, je partirai de chez toi le cœur tout joyeux.

L'ingénieur demeura pendant le reste de l'après-midi près du lit de Lucien, dont le mieux s'accroissait d'heure en heure.

* * *

Tandis qu'avaient lieu au village de Saint-Gervais les choses que nous venons de raconter, voyons ce qui se faisait à l'usine d'Alfortville.

L'entrée des ouvriers dans les ateliers s'était opérée comme de coutume. Jacques Garaud, arrivé l'un des premiers, avait passé devant la loge sans donner signe de vie et sans que Jeanne, occupée à faire signer la feuille, ait pu s'apercevoir de son passage. Cependant, elle le guettait de son mieux. Depuis la veille, les paroles énigmatiques du contre-maître et surtout l'étrangeté de son allure et de sa physionomie causaient à madame Fortier une préoccupation très grande. Elle souhaitait voir Jacques pour s'assurer qu'il était plus calme, et, pensant à lui sans le vouloir, elle semblait à tel point agitée et fiévreuse que plusieurs personnes lui en firent l'observation.

David s'en inquiéta surtout ; David, le garçon de bureau qui était entré pour prendre les clefs du cabinet de l'ingénieur et de celui du caissier Ricoux, où chaque matin il mettait tout en ordre.

—Comme vous voilà pâlotte, m'ame Fortier ! lui dit-il. Est-ce que vous êtes malade ?

—Mais non, M. David.

—Cependant vous avez quelque chose

—Rien d'extraordinaire, je vous assure.

—Eh ! dame ! je comprends que votre départ d'ici vous préoccupe ! Il faut changer ses habitudes, il faut se caser, il faut chercher et trouver de l'ouvrage. Est-ce que vous resterez dans le pays, m'ame Fortier ?

—Je n'en sais rien encore, M. David, répondit-elle sèchement.

Il n'en continua pas moins :

—Je pense bien que le patron ne vous laissera point partir sans vous donner une jolie gratification à titre d'indemnité. Ce ne sera que justice. Il vous doit bien ça !

—Je ne demande rien ! fit la jeune veuve d'un ton hautain.

—Parbleu ! bien entendu ! Chacun a sa fierté, n'est-ce pas ? Mais on peut ne rien demander et accepter si on vous offre.

—Je ne recevrai pas d'aumône !

—Diable ! comme vous dites cela ! Personne ne songe à vous parler d'aumône ! Vous lui en voulez donc, au patron ?

Jeanne ne put contenir un geste d'impatience.

—M. David, je vous en prie, fit-elle, ne parlons plus de cela. Voici les clefs. Vous me remettrez celle du bureau de M. Labroue aussitôt que vous aurez fini de ranger, n'est-ce pas ?

Elle tourna sur ses talons et gagna le fond de la loge.



Au moment précis où elle ouvrait la porte, un formidable coup de tonnerre éclata. — (Page 351, col. 1.)

—Puis-je donc quelque chose ?

—Je le crois.

—Explique-toi.

—Depuis longtemps j'insiste auprès de toi pour qu'au lieu d'une femme de ménage tu prennes une domestique à demeure. Tu m'as toujours refusé.

—Je ne trouve servi d'une façon très suffisante. Tu sais que j'aime à m'occuper de mon intérieur.

—Soit. Mais Jeanne serait pour toi une compagne au moins autant qu'une servante. Tu n'es plus jeune et tu as besoin de repos. Ce repos, la présence de Jeanne dans ta maison te permettrait de le prendre. Son petit garçon, âgé de trois ans, deviendrait le camarade de Lucien. Plus tard, je lui ferais donner de l'éducation et je payerais ainsi ma dette à la veuve dont le mari est mort à mon service. Voyons, ma sœur, il faut accepter cette combinaison, il le faut absolument. Je ne peux pas garder madame Fortier à l'usine, mais je ne veux pas qu'elle ait à souffrir à la suite de la mesure indispensable que je

—Oui, oui, m'ame Fortier, comme d'habitude.

Et David se retira en grommelant entre ses dents :

—Je crois que le patron passerait un mauvais quart d'heure si elle le tenait dans un petit coin, entre quatre-z-yeux ! Saperlipopette, elle a rudement pris ça à cœur d'avoir reçu son compte !

Jeanne allait et venait, mettant de l'ordre à droite et à gauche. Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit.

—Ah ! murmura-t-elle, il ne faut pas que je laisse ce vilain pétrole dans le bidon qui appartient à l'usine. Je vais le transvaser dans des bouteilles que j'emporterai en partant, et je m'en servirai pour m'éclairer chez moi.

Sortant aussitôt de la loge, elle alla droit à la petite resserre qui se trouvait à côté du petit pavillon et l'ouvrit. Le bidon à pétrole était sur une tablette à côté de quelques bouteilles vides. Jeanne plaça les bouteilles à terre, près du bidon, qu'elle déboucha et dont elle se mit en devoir de transvaser le contenu. Elle achevait de remplir la première bouteille, quand un coup de sonnette retentit à la porte. Madame Fortier posa son bidon et s'approcha du guichet pratiqué dans la porte pour voir qui sonnait. C'était le caissier. Elle ouvrit.

XIV

M. Ricoux entra, referma la porte derrière lui et passa devant Jeanne, qui lui dit bonjour et qu'il salua légèrement. Tout à coup, au lieu de continuer son chemin, il s'arrêta en face de la réserve ouverte.

—Cela sent encore le pétrole, madame Fortier, dit-il en fronçant le sourcil.

—Cela n'est pas étonnant, monsieur, répliqua Jeanne d'un ton sec, je mets dans les bouteilles celui que contient le bidon. Il est à moi, ce pétrole. Je l'emporterai en m'en allant, et je m'en servirai chez moi. Je serai libre, alors. On n'aura plus peur que je mette le feu à l'usine.

Ricoux murmura entre ses dents :

—On a toujours raison d'avoir peur. Il y a de méchantes gens. Il y a des gens haineux qui font le mal pour le mal.

La jeune femme avait entendu. Elle haussa les épaules sans répondre. Jacques, en ce moment, aborda le caissier.

—Je vous ai vu entrer, dit-il, et je viens à vous.

La regarda du contremaitre fit retourner Jeanne. Elle regarda Garaud, qui lui parut fort calme et dont le visage n'était plus altéré et décomposé comme la veille. De son côté, tout en parlant, Jacques l'examina à la dérobée.

—Que me voulez-vous ? demanda Ricoux.

—Je veux vous avertir que la femme de Vincent est morte hier au soir.

—Oh ! oh ! le pauvre diable avait raison d'avoir des pressentiments !

—Il m'a fait prier par un mécanicien de lui envoyer l'argent qui lui est dû, en ajoutant qu'il ne reviendrait pas à l'atelier et qu'il allait retourner dans son pays.

—Voyez-vous ça ! Il aura eu vent de son renvoi, le gaillard, et comme il a de l'amour-propre, il prend un prétexte pour n'avoir pas l'air d'avoir été congédié. Croyez-vous que ce soit cela, Jacques ?

—Je n'en sais rien, M. Ricoux.

—Avez-vous fait le compte de Vincent ?

—Oui.

—Donnez-le moi à ors.

—Le voici.

Jacques tira de sa poche une feuille de papier et la tendit au caissier qui la parcourut des yeux.

—Cinquante-quatre heures à quatre-vingt-dix centimes : total : quarante-huit francs soixante. Venez avec moi, Jacques, je vais vous remettre cette somme.

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Jeanne achevait de transvaser son pétrole : ensuite elle plaça les bouteilles sur la tablette de la réserve, avec le bidon vide.

Le contremaitre suivit le caissier, toucha la somme due à Vincent, la remit au camarade du mécanicien qui s'était chargé de transmettre sa réclamation, puis visita les ateliers, en finissant par celui des menuisiers et des tourneurs. La partie du bas était encombrée de planches et de madriers, de bois débité et de copeaux. Le chef mécanicien vint au contremaitre.

—M. Garaud, lui dit-il, ça ne serait pas dommage de nous débarrasser de cet encombrement de copeaux qui nous gênent.

—Demain, je les ferai enlever, répondit Jacques, et il continua son inspection.

Cette inspection terminée, il gagna le cabinet qu'il occupait à côté de l'atelier d'ajustage, et s'y enferma. Dans cet atelier, il y avait un bureau, un casier plein de registres, et sous la fenêtre, en pleine lumière, un établi garni d'un petit tour, d'un étou, d'outils de précision et d'une petite forge. Jacques se débarrassa de sa vareuse, passa un tablier de travail et, prenant dans un coin des tiges de fer, se mit à forger quelques pièces de serrurerie. Il travailla sans relâche jusqu'au déjeuner.

A l'heure du repas il sortit comme tout le monde et fut de retour un des premiers. Cette fois, en passant devant la loge, il souhaita le bonjour à Jeanne de l'air du monde le plus naturel, et il alla de nouveau s'enfermer dans son cabinet, où il reprit la besogne de serrurerie commencée le matin.

Le temps était lourd. Jacques était à grosses gouttes ; mais peu lui importait la température, il ne paraissait pas en souffrir, forgeant et limant sans relâche. A six heures, son travail mystérieux était fini, il mit dans un tiroir fermant à clef les pièces qu'il venait d'achever, quitta son tablier et reprit sa montre.

—Encore une heure à rester ici, murmura-t-il. C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour écrire à Jeanne.

S'asseyant à son bureau, il prit une feuille de papier, la plaça devant lui et saisit une plume. Pendant près de quarante minutes, il resta dans une immobilité complète, puis, faisant un geste de détermination soudaine, il traça rapidement quelques lignes, écrivit la date et signa. Après avoir relu avec attention ce billet laconique, il plia la feuille de papier en forme de lettre, sans la cacheter, et y mit cette suscription : "Madame veuve Jeanne Fortier."

Aussitôt que l'écriture fut bien sèche, il glissa la lettre dans la poche de sa vareuse, et comme sept heures sonnaient à l'horloge de la fabrique, il fit tinter la cloche dont le son annonçait la fin du travail. Jeanne, debout sur le seuil de sa loge, regardait les ouvriers sortir les uns après les autres. Le petit Georges, dans la chambre, menait grand tapage, tirant par la ficelle son *dada* de carton, faisant claquer un fouet et galopant comme s'il eût été un cheval lui-même.

—Veux-tu te taire, Georges ! lui cria la jeune veuve.

—Petite maman, répondit le gamin, c'est mon *dada* qui n'est pas sage, aussi je le corrige.

Et, joignant l'action aux paroles, Georges frappa le cheval avec le manche de son petit fouet. Or, le coup fut si vigoureusement appliqué, que ce manche troua le carton du ventre sur une longueur de quatre à cinq centimètres. L'enfant, tout penaud, souleva son jouet favori et regarda d'un œil consterné la blessure béante. De peur d'être grondé, il ne dit rien, ne fit plus de bruit et, ramassant quelques fragments de journaux à gravure que sa mère lui avait donnés, il les roula en forme de tampon et les introduisit dans le ventre du cheval que l'étau remplissait imparfaitement, et le gamin, n'ayant plus de papier, se remit à jouer.

Le dernier des ouvriers avait quitté la fabrique. M. Ricoux passa, suivit bientôt par le garçon de bureau, David. Il ne restait dans l'usine que Jacques Garaud. Jeanne attendait avec autant d'impatience que d'anxiété la sortie du contremaitre. Les dernières paroles prononcées par lui la veille ne pouvaient s'éloigner de sa pensée.

—Demain, avait-il dit, notre sort à tous deux sera fixé ! Demain arrivera vite, et quelquefois, cependant, en vingt-quatre heures, il se passe bien des choses !

Ces paroles, on en conviendra, étaient faites pour tenir en éveil l'esprit de la veuve. Quel secret cachait donc Jacques Garaud ? Jeanne était brûlée par la fièvre de la curiosité et aussi de l'inquiétude, et son contremaitre quittait point la porte des ateliers d'où le regard naïf devait sortir d'un moment à l'autre.

Au bout d'un quart d'heure il parut, ferma les portes derrière lui, traversa la cour, tenant à la main les feuilles de présence, et se dirigea vers la loge. Madame Fortier sentit un frisson passer sur sa chair. Jacques s'avavançait, mais lentement. Lui aussi semblait d'un grand trouble, d'une émotion profonde, en franchissant la distance qui le séparait de Jeanne. Quand cette distance fut franchie, ils se trouvèrent en face l'un de l'autre, se regardant sans prononcer un mot. Rien au monde n'était plus embarrassant que ce silence. Madame Fortier le rompit la première, parlant pour parler.

—Ce sont les feuilles de présence que vous m'apportez ? fit-elle d'une voix tremblante.

En même temps elle étendit la main.

—Oui, murmura Jacques, ce sont les feuilles... avec ceci...

Et il montra la lettre, écrite par lui et jointe aux papiers.

—Ceci ? répéta Jeanne.

—Oui, une lettre.

—Pour qui ?

—Pour vous. Prenez, je vous en prie !

XV

Pourquoi m'écrire quand vous pouvez me parler ? demanda-t-elle.

—Je vous l'ai dit hier, répliqua le contremaitre, il y a des choses difficiles à dire, faciles à écrire.

—Savez-vous que vous m'épouvantez avec vos mystères !

—Jeanne, prenez cette lettre, et quand je serai parti, lisez-la. Lisez-la vite et réfléchissez plus vite encore. Votre bonheur, celui de vos enfants, le mien sont entre vos mains.

—Mais au moins expliquez-moi.

—Non, Jeanne, interrompit Garaud. Je ne vous expliquerai rien, je ne puis rien vous dire. Lisez, lisez.

Et il sortit rapidement. Jeanne, les mains secouées par un frisson nerveux, le regarda partir.

—Il devient fou, balbutia-t-elle : certainement il devient fou.

Puis, après avoir refermé la porte de la cour, elle rentra chez elle et posa sur une table les feuilles de présence en gardant à la main la lettre jointe à ces feuilles.

—Qu'y a-t-il donc dans cette lettre ? se demanda-t-elle. Pourquoi suis-je agitée comme si quelque chose de terrible allait s'accomplir ? Pourquoi mon cœur cesse-t-il de battre ? Pourquoi mon sang se glace-t-il dans mes veines ? On croirait que cette lettre renferme l'annonce d'une catastrophe. Non ! non ! je ne la lirai point ! Je ne veux pas savoir ce qu'elle contient.

Et, s'approchant d'un petit fourneau sur lequel cuisait le repas du soir, Jeanne avança la main pour laisser tomber la lettre au milieu des charbons ardents. Mais, avant d'achever le geste commencé, elle s'arrêta.

—Pourquoi ne point la lire ? poursuivit-elle. Peut-être, quand j'en connaîtrai le contenu, pourrai-je éviter un malheur.

Et brusquement elle déplia la lettre qui, nous le savons, n'était pas cachetée. Sans hésitation nouvelle, avec une avidité fiévreuse, elle lut ce qui suit :

"Chère Jeanne bien-aimée,

"Hier je vous laissais entrevoir dans un prochain avenir la fortune et le bonheur pour vous et pour vos enfants. Je puis maintenant vous les promettre d'une façon immédiate et positive.

"Demain je serai riche, ou du moins les moyens de commencer une grande fortune seront dans mes mains. Je posséderai une invention qui donnera des bénéfices incalculables, et j'aurai près de deux cent mille francs pour l'exploiter. Point de fausse honte, Jeanne ! Songez à vos enfants qui deviendront les miens, et cette pensée vous donnera du courage.

"Je vous attendrai ce soir, à onze heures, avec le petit Georges, au pont de Charenton, et je vous conduirai dans une retraite sûre, d'où nous partirons demain pour l'étranger, où nous serons riches et heureux. Qu'avez-vous sans regret cette maison dont le maître vous chasse ; venez à celui qui vous aime et qui ne vous fera jamais défaut.

"Si vous ne venez pas, Jeanne, je ne sais à quelle extrémité le désespoir me pousserait.

"Mais vous viendrez.

"JACQUES GARAUD.

"7 septembre 1881."

—Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Jeanne stupéfaite, après avoir lu. Jacques perd la tête, je le disais bien ! Il prend ses rêveries ambitieuses pour des réalités ! Qu'est ce que cette invention qui, selon lui, doit rapporter des sommes énormes ? D'où lui viendrait près de deux cent mille francs ? Il m'attendra ce soir au pont de Charenton. C'est à la maison des fous qu'il devrait aller, c'est là qu'est sa place. A moins qu'il ne me tende un piège. Sachant que je vais me trouver aux prises avec le besoin, il espère peut-être que l'appât de l'argent me jettera dans ses bras ! Si c'est un piège, il est trop grossier, je n'y tomberai point ! Je suis une honnête femme,

je resterai une honnête femme. Cette lettre me faisait peur. J'avais bien tort de m'effrayer, elle ne mérite que du dédain !

En disant ce qui précède, madame Fortier froissa la feuille de papier, la pétrit entre ses doigts et la lança sur le plancher où elle roula jusqu'à l'un des angles de la pièce.

Georges avait cessé de jouer pour suivre du regard, mais naturellement sans y rien comprendre, la pantomime expressive de sa mère. Il vit la petite boule de papier s'abattre sur le parquet et rouler. La nuit venait.

—Je vais éclairer mes lanternes, dit Jeanne en prenant une bougie sur un petit buffet et en l'allumant ainsi qu'un falot.

Elle ajouta :

—Surtout, Georges, ne touche pas à la lumière.

—Non, petite maman, répondit le bambin.

Jeanne sortit en refermant la porte derrière elle. Dès que l'enfant fut seul, il alla ramasser le papier que sa mère avait jeté sur le sol, et, sans le dérouler, il s'empressa de l'introduire dans le ventre de son cheval de carton.

—Il en tiendrait encore, fit-il en cherchant du regard s'il ne trouverait pas quelque autre papier.

Les feuilles de présence attirèrent son attention, mais il savait qu'on en ferait usage le lendemain matin ; et il n'osa pas en soustraire une ou plusieurs pour remplir la cavité de son jouet, et il dut se contenter d'un morceau de chiffon qu'il recueillit dans un coin.

Jeanne avait allumé les reverbères qui, chaque nuit, éclairaient les cours de l'usine. Le temps était sombre, l'atmosphère lourde. D'instant en instant, des éclairs silencieux, qu'on appelle *éclairs de chaleur*, sillonnaient le ciel couleur d'encre.

—Georges, dit Jeanne à son fils en rentrant, nous allons avoir de l'orage. Dinons vite et tu iras te coucher.

—Est-ce qu'il fera un coup de canon en l'air avec un grand feu blanc, petite mère ? demanda l'enfant.

—Je le crois.

—Alors, j'aurai peur.

—Non, non, ça ne sera rien.

—Bien sûr.

—Oui, bien sûr.

—Et si ça fait boum ! boum ! tu me laisseras revenir près de toi ?

—Je te le promets !

Jeanne et son fils prirent leur repas, ce qui ne fut pas long, car le menu n'était guère compliqué. A neuf heures et demie, Georges reposait dans son petit lit, entouré de ses jouets que, par une manie enfantine, il montait avec lui chaque soir au premier étage.

Madame Fortier avait l'habitude de faire une ronde entre dix heures et demie et onze heures, avant de se coucher. Elle attendait en travaillant le moment de cette ronde. L'orage prévu approchait rapidement. Aux éclairs de plus en plus fréquents, des coups de tonnerre succédèrent au loin, répétés par les échos des nuages. Bientôt le vent se mit de la partie, fouettant de ses rafales impétueuses les bâtiments de l'usine, et la tempête se déchaîna dans toute sa force.

Jeanne, en tressaillant, pensait à Jacques. Plus elle y pensait, plus elle sentait s'affermir en son esprit la conviction que le contremaître jouait un rôle odieux et cherchait à l'attirer dans un piège d'où son honneur ne sortirait pas. Une sourde colère montait en elle.

—Onze heures sonnèrent. Jeanne se leva et voulut quitter la loge pour sa ronde accoutumée. Au moment précis où elle ouvrait la porte, un formidable coup de tonnerre éclata tout près de l'usine, en même temps qu'une trombe de vent éteignit la lumière qu'elle tenait à la main.

—Impossible de sortir par un temps pareil, murmura madame Fortier ; je serais renversée.

Elle rentra et referma la porte. Un second coup de tonnerre retentit, plus vibrant, plus assourdissant encore que le premier.

—Maman, maman, cria le petit Georges d'une voix que l'effroi rendait tremblante, j'ai peur.

Jeanne se hâta de monter auprès de son fils qui venait de sauter à bas de son lit. L'enfant se jeta dans ses bras, tremblant, sanglotant, avec des gémissements et des plaintes. Madame Fortier voulut l'apaiser : ce fut en vain ; l'orage redoublait et Georges grelottant semblait de plus en plus effaré.

—Habille-moi ! cria-t-il, habille-moi, petite maman !

Jeanne l'habilla comme il le désirait, espérant le calmer en lui cédant. Peu à peu les grondements du tonnerre devinrent plus rapides et parurent s'éloigner, mais le vent continuait à souffler en foudre et la pluie tombait comme si toutes les écluses du ciel venaient de s'ouvrir. Le tremblement nerveux de Georges s'était apaisé ; ses bras ne se crispaient plus avec angoisse autour de la taille de sa mère.

—Joue un peu, mon mignon, lui dit Jeanne pour le distraire ; et, prenant elle-même la ficelle du cheval de carton, elle le fit rouler en criant : " Hue ! dada ! "

Le cheval fit une cabriole. Georges se mit à rire et frappa ses mains l'une sur l'autre. Il ne pensait plus à avoir peur.

La pluie cependant tombait toujours.

XVI

Jacques Garaud avait passé une partie de la soirée au restaurant, où nous savons qu'il mangeait chaque jour avec d'autres ouvriers de la fabrique.

A onze heures moins un quart, il se retira, mais au lieu de rentrer chez lui il prit, comme la veille, le chemin du pont de Charenton.

—Voici l'orage, murmura-t-il en entendant les grondements du tonnerre, mais qu'importe ? Si elle doit venir, ce n'est pas l'orage qui l'en empêchera. Aussitôt qu'elle m'aura rejoint, je la conduirai chez moi où je la laisserai avec son enfant, et j'irai faire ce que j'ai résolu.

Tout en marchant, Jacques interrogeait les ténèbres, espérant que la lueur des éclairs lui montrerait une silhouette de femme. Il ne vit rien, et, arrivé au lieu du rendez-vous, il se mit à marcher de long en large, dévoré par la fièvre de l'attente. Aucune plume ne pourrait décrire ce qui se passait dans le cerveau de cet homme. " Une tempête sous un crâne ! " comme l'a dit celui qui fut le plus grand poète du siècle.

Onze heures sonnèrent. Aucun bruit de pas n'arrivait à l'oreille attentive du contremaître. Il frappa du pied avec rage.

—Elle devrait être là ! se dit-il. Refuserait-elle de me suivre ! Ah ! si cela était !

Jacques s'interrompit, passa la main sur son front que mouillaient des gouttes de sueur et continua :

—Qu'elle vienne ou non, j'agirai ! Elle ne m'aime pas ! Tant pis pour elle ! Elle me dédaigne, peut-être ! Tant pis pour elle ! Elle refuse la fortune ! Tant pis pour elle ! J'agirai quand même.

De nouveau il s'interrompit ; puis, balbutia :

—Mais ma lettre. Si elle la montre ! Si on la trouve !

Au bout d'un instant de réflexion il se répondit : —Que prouvera-t-elle, après tout, ma lettre ? Rien. Qui donc songerait à m'accuser ? Qui donc pourrait relever un indice contre moi ? Personne, d'ailleurs je prendrai mes mesures pour détourner les soupçons s'ils pouvaient naître. Au lieu de partir dès demain pour l'étranger, j'attendrai un mois s'il le faut. Le temps ne me semblera pas long, ayant dans les mains ce que je veux avoir.

L'orage était dans toute sa force. La pluie tombait avec une violence de cataclysme. La demie après onze heures sonna.

—Allons, pensa le contremaître, Jeanne ne viendra pas ! Elle se cramponne à cette maison d'où on l'a chassée et qui sera bientôt réduite en cendres ! A mon amour elle répond par le mépris ! Eh bien ! meurs mon amour ! je ne veux plus penser qu'à la fortune !

(La suite au prochain numéro.)

LE TRAVAIL DU MATIN

Nos pensées avant le sommeil, ou quand nous nous réveillons la nuit, sont les plus souvent des réminiscences des choses que nous avons senties. Le matin, tous les rêves ont fui : " La nuit est noire, le jour est blanc, " disent les Espagnols. Le soir, la raison, comme l'œil, voit moins juste et moins loin que le jour : ce n'est pas le temps de la méditation. Ce temps, c'est le matin. Car le matin est la jeunesse du jour : tout y est frais, plus riant et plus facile ; nous nous sentons plus forts, plus dispos ; nos facultés sont plus à nous. Il ne faut pas raccourcir ce temps précieux en se levant tard, ou par des occupations indignes et des conversations oiseuses ; c'est la quintessence de la vie. Le soir, au contraire, est la vieillesse du jour.

FEUX FOLLETS

Nos légendes canadiennes parlent souvent des feux follets qui paraissent avoir été la cause de bien grandes émotions au temps jadis. Comme ces récits sont toujours en vogue dans nos campagnes et que plusieurs ignorent à quoi s'en tenir, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant des explications qui leur feront comprendre que ces feux follets étaient tout à fait inoffensifs.

Si nos ancêtres en eurent si grandes frayeurs, c'est dû à plusieurs causes dont l'ignorance est la principale. Des feux follets, leur imagination aidant, ils vinrent à voir des esprits follets. Mais ces êtres fantastiques n'ont jamais existé ailleurs que dans leur imagination.

L'instruction a fait disparaître les causes. Il n'en reste plus que les souvenirs que la tradition transforme d'une génération à l'autre, et dont le récit fait encore le charme des longues soirées d'hiver à la campagne.

Le feu follet est une petite flamme errante bleuâtre produite par la combustion d'un gaz qui se dégage des endroits où se décomposent des matières végétales ou animales ; on peut en voir surtout dans les marais et les cimetières.

Cette flamme légère est le jouet du vent ; le courant d'air produit par le voyageur entraîne le feu follet, qui le suit ou le précède suivant que le voyageur veut le fuir ou l'atteindre. Voilà les seules causes de toutes les histoires du temps passé qui sont parvenues jusqu'à nous.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les taches de vin produisent le plus mauvais effet sur le linge et sont parfois très difficiles à faire disparaître. Voici pourtant un moyen qui réussit presque toujours : Vous faites bouillir du lait et vous y trempez la partie tachée du linge, en l'y maintenant quelque temps. Vous rincez ensuite à l'eau claire, et la partie endommagée redevient entièrement nette.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 55.—ANAGRAMME

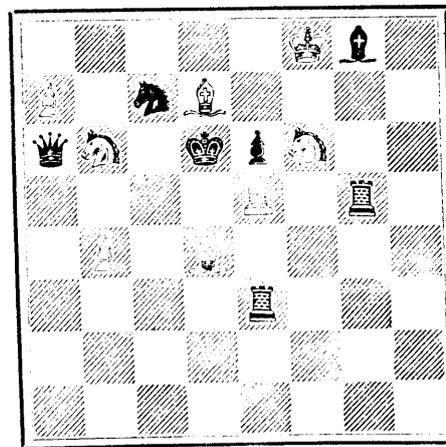
Parfois, quand très grande est la distance, ami lecteur, Oui, de rencontrer l'autre est un très grand bonheur.

No. 56.—ÉNIGME

Une dame, de très haute condition, Qui se laisse battre avec satisfaction.

No. 57.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

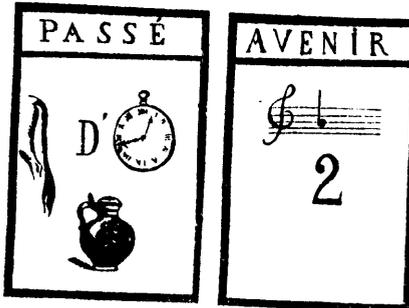
No. 53.—Le mot est : Veine.
No. 54.—Les mots sont : Dot et Lot.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle A. Normand, Montréal : Dame Céleste Lavigne, Montréal ; Dame Calixte Roy, Côte-des-Neiges ; D. A. A. C., Montréal.
Rébus.—S. Daoust, Saint-Henri : F. X. Bousquet, Saint-Paul (Minn.).

Le génie est le roi de la terre, le talent en est l'aristocrate.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Il y a deux êtres en nous, la bête et l'ange.

CHOSSES ET AUTRES

—La Société Royale du Canada est convoquée pour le 19 mai prochain, à Ottawa.

—L'empereur Guillaume a donné \$5,000 pour venir en aide aux victimes des tremblements de terre en Andalousie.

—L'homme le plus âgé du Saguenay est M. E. Pedneau, de Chicoutimi. Ce vieillard aura 102 ans le 7 juillet prochain et jouit encore d'une excellente santé.

—La mortalité du globe serait, d'après la statistique suivante : par minute, 67 décès ; par jour, 97,790 ; par année, 34,360,685. Tandis que les naissances seraient de 36,792,000 par an, soit 100,000 par jour et 70 par minute.

—Un châtaignier, qui se trouve au pied du mont Etna, est, pense-t-on, l'arbre le plus vieux de l'Europe. Il a 200 pieds de hauteur et 212 pieds de circonférence. Le tronc est creux, et deux voitures peuvent passer de front à travers.

—Avez-vous remarqué, lorsque vous voyagez en chemin, que les compagnons de route les plus agréables descendent toujours à la première station, tandis que les importuns vous suivent jusqu'à la fin de votre course ?

C'est la parfaite image du plaisir et de la douleur, ces deux compagnons de route de l'homme dans son voyage sur la terre.

—Quel ton faut-il prendre avec ceux qui l'ont trop haut ?
Le bas ton (bâton).

ON demande des agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande.
S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

J.-B.-P. BEAUREGARD, tailleur, de Paris, 1778, rue Notre-Dame (vis-à-vis S. Carsley), Montréal. — Tweeds anglais, français et écossais toujours en mains. — Soigné dans le travail, le bon goût, l'exactitude. Bonnes marchandises. Prix modérés.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 142, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures.
Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, de première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques.
Un répertoire spécial est attaché aux cours particuliers.
Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etau 1 et 3.

CHARLES DAVID,
MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	-	-	\$50
2me. "	-	-	25
3me. "	-	-	15
4me. "	-	-	10
5me. "	-	-	5
6me. "	-	-	4
7me. "	-	-	3
8me. "	-	-	2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.
En gros et en détail,
106, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etouffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY,
37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Panoramas. Cartes d'affaires, Programmes, Lettres funéraires, Cirulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'aurais suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Sam'l Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Alban, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Lie La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé Faites usage du KIDNEY-WORT Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,
Encanteurs et marchands à commission,
527 - RUE SAINTE-CATHERINE - 527
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-proprétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.